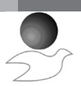
La présence *'insistante et irrépressible'* du texte littéraire en classe de FLE - *Quelques réflexions sur un séminaire de sémiotique littéraire animé par Jean Peytard au CREDIF à la fin des années 70*

Jacques Cortès
Ancien Directeur du CREDIF
(1977 – 1986)



Résumé : Les années 70 du siècle dernier voient se développer la grande révolution communicative. On est encore sur le « seuil » (pour parodier le projet n°4[1] du Conseil de l'Europe) d'un vaste monde où le structuralisme, encore bien vivace, se casse un peu les dents. Il faut innover, tenter l'aventure d'une exploration armée de nouveaux outils conceptuels. Jean Peytard est de la race des pionniers de la didactique des langues. Il a déjà publié, (1970) avec Emile Genouvrier, chez Larousse, un ouvrage qui a connu un franc succès : *Linguistique et Enseignement du Français*, inscrit dans une tendance moderniste et rationaliste visant à affronter la réalité à partir d'une base conceptuelle solide. Au cours du séminaire que le CREDIF lui demandera de diriger à la fin de cette même décennie 70, Jean Peytard, dans la même inspiration, s'attaquera à une problématique plus redoutable encore : la quête du sens dans les manifestations scripturales et orales les plus fugitives parce que littéraires, poétiques et donc artistiques. Jacques Cortès tente de le suivre sur ce chemin périlleux, donc passionnant, avec une admiration non obligatoirement exempte de réserves.

Mots-clés : Texte, polysémie, outils conceptuels, lecture, innovation

Resumo : Os anos 70 do século passado viram o desenvolvimento da grande revolução comunicativa. Nós ainda estamos no "limiar" (para parodiar o Projeto n ° 4 do Conselho da Europa) de um vasto mundo onde o estruturalismo, ainda muito vivo, enfrenta dificuldades. A inovação é necessária, tentando a aventura de uma exploração, armada com novas ferramentas conceituais. Jean Peytard é da raça dos pioneiros do ensino de línguas. Ele já publicou, (1970) com Emile Genouvrier, nas edições Larousse, um livro que obteve um sucesso retumbante: *Lingüística e Ensino de francês*, inscrito na tendência racionalista e modernista de encarar a realidade a partir de uma forte base conceitual. Durante o seminário que o CREDIF lhe pediu para dirigir no final da década de 70, Jean Peytard, no mesmo espírito, vai enfrentar um problema ainda mais formidável: a busca de sentido nas manifestações escritas e orais as mais fugazes, porque literárias, poéticas e portanto artísticas. Jacques Cortès tenta segui-lo neste caminho perigoso, tão emocionante, com uma admiração não necessariamente livre de ressalvas.

Palavras-chave : texto, polissemia, ferramentas conceituais, leitura, inovação

Abstract : The 70s of last century saw the development of the great communicative revolution. We are still on the "threshold" (to parody Project No. 4 of the Council of Europe) to a vast world where structuralism, still very much alive, faces some difficulties. Innovation is needed, trying the adventure of an exploration with new conceptual tools. Jean Peytard belongs to the race of pioneers of language teaching. He has already

published, (1970) with Emile Genouvrier, at Larousse, a book that had a resounding success: *Linguistics and Teaching of French*, part of the rationalist and modernist tendency to face reality from a strong conceptual basis. During the seminar the CREDIF asked him to lead at the end of the decade 70, Jean Peytard, in the same inspiration, will tackle an even more formidable problem: the search for meaning in the scriptural and oral manifestations, most fugitive because literary, poetic and artistic. Jacques Cortès tries to follow him on this perilous path, so exciting, with an admiration not necessarily free of reserves.

Key words : Text, polysemy, conceptual tools, reading, innovation

Les deux adjectifs de ce titre sont mis entre guillemets car il s'agit d'une citation puisée dans l'introduction de l'ouvrage *Littérature et Classe de langue*[2], qui fut le fruit collectif d'un séminaire animé par Jean Peytard (désormais JP) au CREDIF[3], à ma demande[4], à la fin des années 70, et qui se développa selon un rythme mensuel pendant deux années.

JP constate d'emblée[5] que le texte littéraire jouit d'une présence importante en classe de FLE, mais les deux adjectifs qu'il emploie pour en parler[6] contiennent une charge lourde de sens qui interroge le lecteur. Il ne s'agit pas, en effet, d'un pur et simple constat. L'ensemble du syntagme est une dénonciation explicite d'une situation inacceptable en l'état. Ce n'est pas la présence du texte qui pose problème, c'est le fait qu'on ne sait pas trop à quoi il sert vraiment. Ces deux adjectifs, dans la situation où ils apparaissent, appartiennent à la catégorie énonciative d'opposition que JP appelle des *entailles*, métalangage musclé qui mérite examen.

1. Pour commencer, donc, une double entaille adjectivale

La présence du texte littéraire est *insistante*. Ce terme connote souvent l'impatience et nous amène déjà à penser que cette présence est considérée comme excessive, embarrassante, importune à la limite. Et pour enfoncer le clou, JP ajoute qu'elle est *irrépressible*, ce qui souligne fortement qu'il s'agit d'un phénomène impérieux, d'une sorte de mode à laquelle on se soumet avec le sentiment apaisant (mais naïf) d'être dans la norme. L'entaille se présente donc comme une énonciation spontanée ou mûrement calculée, spécifiquement rattachée à une situation bien précise où le scripteur (le locuteur) entend se démarquer nettement d'un consensus qu'il récuse. Nous observons ici ce phénomène énonciatif sur du lexique, mais l'entaille est un acte protéiforme qui peut être généralisé à toutes sortes de domaines : grammatical, textuel, intertextuel, social, psychologique, poétique etc., toujours envisagés en situation.

Ce qu'il faut rappeler fortement, à ce propos, c'est une fameuse petite phrase de Saussure : « *la langue est forme et non substance* » que JP utilisait souvent[7]. Observons, en effet, que L'entaille est uniquement formelle donc non incluse (dans) ou suscitée (par) une vision absolue de la langue. C'est du « hic et nunc » au sens plein, une vision sécante de l'énonciation, une coupure (pour filer la métaphore chirurgicale) dans le vif de la communication. Si les formes prises

peuvent en être multiples, le principe de fonctionnement, lui, est toujours du même ordre : c'est un processus chargé de mettre fin, par exemple, à une « vérité première » fonctionnant impulsivement comme « *le bien de tous et la propriété de personne »[8]*. JP n'y va pas par quatre chemins. D'emblée le coup est porté avec rudesse contre une idée reçue. Comprenons donc que le texte littéraire en classe de FLE, c'est très bien, mais qu'il faut arrêter toutes les sornettes qui se colportent à son sujet. Faire de ce type de document un usage copieux n'est donc pas condamnable. Ce qui l'est c'est qu'on ne s'interroge jamais *sur « la problématique complexe dans laquelle le texte littéraire et son traitement en FLE sont engagés* [9]». D'où la finalité d'évidence « révolutionnaire » du livre après deux années de réflexion collective au sein du CREDIF.

2. Nouvelle entaille : « Ce livre n'est pas un manuel »

L'incipit est également une entaille comparable (toutes proportions gardées, il va sans dire) au « J'accuse » de Zola. Il commence en effet ainsi : « Ce livre n'est pas un manuel ». Et il nous dit pourquoi ce rejet : « *S'il* (le livre) *indique, comme illustrations concrètes nécessaires, des pistes (à suivre ou à refuser) et des esquisses d'analyses, il ne se propose pas de définir des procédures pédagogiques pour l'enseignement du texte littéraire en « français langue étrangère (F.L.E.)* » (ibid.).

Nous voilà donc prévenus : aucune recette, aucun mode d'emploi, rien de cet ordre ne sera offert. Position très rationnelle et même raisonnable, mais qui comporte peut-être aussi sa limite dans la mesure où il n'est pas sûr : d'une part, que la finalité formatrice et réflexive de l'ouvrage ait été pleinement atteinte et respectée ; et d'autre part que ce dernier soit réellement exempt de modèles et conseils méthodologiques, notamment dans les parties traitées par les co-auteurs[10]. Nous y reviendrons. Entre « l'appartement pédagogique clé-en-main » des manuels d'outre-Atlantique des années 60 et 70 du siècle dernier (où le seul rôle de l'enseignant était d'être le répétiteur scrupuleux du montage d'exercices prévus par les concepteurs de manuels), et la démarche de libre découverte du sens pluriel d'un poème, d'un conte ou d'un essai philosophique… JP intercale une dimension théorique qui lui est chère, et dont la répétition régulière, sur trois décennies, est un indicateur très net de sa conviction que fors une formation théorique solide, il ne saurait y avoir de salut pour l'enseignement.

Il n'est pas question de contester la nécessité d'un amont conceptuel en compagnie des auteurs de « textes majeurs » cités par Jean Peytard *: « Benveniste, Jakobson, Barthes, Bakhtine et Saussure, ou Bourdieu ou Lacan* ». Cette nécessité est légitimée ainsi par lui: « *C'est dans le débat théorique que les concepts se dégagent, qu'ils sont situés dans les champs où ils fonctionnent, et que l'on a la chance d'affiner et de rendre plus perspicace le regard critique. Car il s'agit moins, peut-être, d'aménager, par conseils et consignes, des procédés et des techniques d'enseignement que d'abord situer l'objet sur lequel le travail se produit, et ce travail lui-même. Sans ce détour préalable, sans cette distance prise, il est vain de vouloir inventer une méthodologie, si pressante en soit la demande* ». Et il conclut : « *Autrement*

dit, ce livre-ci offre des informations et définit des positions, non pour que les unes et les autres soient assimilées ou occupées, mais pour qu'elles induisent, de préférence, une attitude et une conduite critiques. » (p.9).

3. Des intentions, donc, affichées clairement : priorité aux concepts

On sait depuis Saint Bernard (XIIème siècle) que « *l'enfer est pavé de bonnes intentions* », et il me semble que ce n'est pas faire offense à JP – grand amateur de débats passionnés s'il en fût - que de manifester une certaine perplexité à l'égard de la démarche pédagogique qu'il préconisait il y a une trentaine d'années. Dans l'abondant inventaire de « Méthodes » que l'on connaissait déjà depuis un certain temps (*analytique, synthétique, déductive, inductive, objective, dialectique, expérimentale et systémique*), il semble bien que le choix de JP se soit porté sur une approche complexe à dominante *déductive*, un peu la démarche de Ferdinand Brunot allant de *la Pensée à la Langue*[11] (et non l'inverse comme celle de Damourette et Pichon, préférant, eux, le cheminement *des Mots à la Pensée*[12].)

Entendons-nous bien, toutefois, ce que JP veut mettre en place, ce n'est pas une nouvelle recette d'approche du texte littéraire. L'urgence n'est pas là. Ce qui s'impose, c'est de s'armer conceptuellement pour affronter l'analyse d'un objet de luxe réfractaire au déchiffrage immédiat. Et cela s'explique, chez lui, par un désir (qui me paraît évident et tout à fait respectable) de révolutionner[13] complètement le domaine universitaire sacralisé d'une littérature française de plus en plus « panthéonisée » par sa renommée légendaire, et donc complètement bloquée, paralysée méthodologiquement par une sorte de surmoi glorieux mais un peu vain. « *Tout se passe*, écrit-il, *comme si une certaine idée, peu ou jamais remise en question, de la littérature tenue pour projet culturel « sacralisé » sous-tendait les pratiques des uns et des autres. On se demande alors si l'enseignement même de la langue, dont on ne peut nier la nécessité première, ne redouble pas les effets de sacralisation, en évacuant du littéraire ce qui l'instaure comme discours spécifique* » (p.9). Difficile de ne pas être d'accord avec cela.

A ces considérations socio-culturelles et esthétiques très lucides[14], soulignant le noble et embarrassant statut convenu du texte littéraire dans l'enseignement du français en général, aussi bien à l'étranger qu'en France, s'ajoutait chez JP l'idée d'une tendance sociale (sublimation aidant), à considérer ce texte, soit comme une base d'apprentissage fort utile pour illustrer d'exemples prestigieux les manuels de grammaire les plus divers[15] ; soit à en faire le point de départ d'une activité hautement esthétique, véritable marqueur de patriciat intellectuel fondé sur l'hermétisme et réservé, selon le vœu de Mallarmé, aux seuls initiés : « *Je crois* – disait l'auteur de *l'après-midi d'un faune - à quelque chose de fermé et caché qui habite le commun* ».

Ces deux tendances, quoique parfaitement légitimes, mettaient nettement à l'écart l'aspect proprement social de toute analyse, à ceci près, toutefois, que l'analyse que lui-même envisageait, pour être réellement nouvelle, ne devait plus (comme dans la critique lansonienne implicitement visée ici) « *situer l'objet-*

produit littéraire dans la société l'instituant comme tel », mais faire exactement l'inverse, à savoir « *situer la société dans l'objet »,* (où l'on en décèlera*)* « *la présence et les manifestations »*[16]. Il s'agissait donc d'un retournement complet de situation puisque JP souhaitait faire passer *son analyse sociocritique* « *entre une sociologie de la création* » (type marxiste de Lucien Goldman)[17], « *et une sociologie de la lecture et/ou de la production littéraire* » (type symbolique et culturelle à la manière de Pierre Bourdieu)[18].

Discussion

Comme nous l'avons vu, l'incipit du livre dirigé par JP nous renseigne abondamment sur les orientations générales du séminaire qui, dans son contenu global - si l'on occulte les excellents chapitres écrits par les co-auteurs - peut évidemment être questionné. Ce qu'il préconise, en effet, c'est une procédure d'investigation demandant « *un soubassement théorique, et la constitution d'un ensemble conceptuel opératoire* » qu'il nomme « *un regard sociocritique s'orientant nécessairement en direction du substrat interdiscursif (l'univers du discours où l'écrivain travaille) et s'efforce de discerner les « filtres et aiguillages où se préforment les significations du texte*[19] ». C'est là qu'on peut sans doute émettre quelques réserves. La sociocritique préconisée n'est certainement pas sans intérêt mais, même avec les nuances que nous venons d'énoncer, elle fait un peu penser à une critique d'inspiration classique revue et corrigée par la linguistique et toute la variété de ses sous-ensembles énonciatifs.

Je veux simplement souligner ici une tendance forte (parce que durable) de JP qui est ce que j'appellerais la quête (au sens mystique de ce terme) du concept préalable utilisé, au sein d'une situation, comme la clé (le passe-partout même) de toute analyse. Dans la liste considérable de ses publications, ce qu'on observe, c'est la récurrence du même projet pour trois aspects complémentaires de la communication :

a) 1970, ***Linguistique*** *et enseignement du français*, avec Emile Genouvrier chez Larousse ;
b) 1982, ***Littérature*** *et classe de langue* avec une équipe majoritairement CREDIF (seul Denis Bertrand était du BELC) ;
c) 1992, ***Discours*** *et Enseignement du français* avec Sophie Moirand chez Hachette.

Il y a là un indicateur de personnalité très net. JP souhaitait disposer par avance de tous les outils conceptuels nécessaires pour pouvoir travailler artisanalement dans le cadre du métier d'enseignant qu'il revendiquait avec franchise et voulait mettre à sa place honorable dans une Université française volontiers portée au dédain de la pédagogie. Sa tendance majeure, déductive, était donc, après les avoir décortiqués et bien compris et situés en amont, l'application des concepts à l'analyse, en aval, de la réalité fuyante de la communication orale ou écrite. En choisissant de travailler sur les concepts les plus en pointe des sciences du langage, il avait pour objectif évident de redorer le blason de la Didactique des langues dans tous ses états, et même de l'élever au rang de discipline universitaire à part entière[20]. Son influence ne fut peut-être pas exactement celle qu'il espérait sans doute car, lassé des rebuffades continuelles de l'Institution, un mouvement séparatiste s'est peu

à peu constitué au sein du monde frustré de la Didactique des langues et la linguistique a connu à son tour le dédain des didacticiens. Des chercheurs de tout premier plan comme Robert Galisson et Christian Puren, ont prôné de façon convaincante une démarche inverse, scientifiquement éclectique, située dans le droit-fil de la complexité morinienne, et partant donc de l'observation rigoureuse des faits pour parvenir à conceptualiser, en situation, la fragilité permanente de leurs nuances volatiles.

Ce sont là des faits assez navrants car il est évident :

- d'une part que les sciences du langage ont le plus grand besoin de la Didactique des langues, ne serait-ce que pour augmenter leurs effectifs en chute libre compte tenu de la raréfaction de leurs débouchés professionnels, mais aussi pour enrichir leur terrain d'observation qui ne saurait être perpétuellement confiné à des problématiques traditionnelles, quel que soit l'intérêt de ces dernières ;
- d'autre part, que la didactique des langues a besoin d'obtenir enfin un statut honorable au sein de l'alma mater dont bien des membres éminents n'ont pas encore compris que l'avenir de la planète dépend de la capacité des Terriens à communiquer.

La didactique des langues en général, celle du FLE en particulier, nécessitent toujours une restructuration complète des filières de formation universitaire tant pour ce qui concerne la recherche que des formations ouvertes à un enseignement/apprentissage actif, moderne et enrichissant des langues-cultures contemporaines.

Quelques considérations en forme de bilan inachevé

Je pense que Jean aurait admis sans peine le débat que je viens d'esquisser et qui est loin d'avoir déjà trouvé sa solution 30 ans après la publication de ce livre collectif dont j'apprécie d'autant plus le contenu qu'il est loin d'être strictement focalisé sur une seule et unique problématique. L'ensemble des travaux publiés par les co-auteurs – et c'est bien normal – présente une teneur majoritairement descriptive. Tout cela, comme le dit JP lui-même, parce que l'équipe n'a jamais oublié « *que ce livre parle de didactique du FLE dans sa singularité* ». Les membres du séminaire ont donc parfaitement joué leur rôle même si leurs textes ne sont pas exactement situés sur la trajectoire logico-déductive préconisée par JP.

Il faut dire aussi que cette trajectoire est périlleuse. En ce début des années 80 du siècle dernier, comme l'écrivaient Blanche-Noëlle et Roland Grunig dans un livre de la même collection : « *A un moment où la vague communicativo-pragmatique a répandu ses eaux vivantes sur les champs linguistiques, nous prenons le risque d'émettre des réserves sur la possibilité pour un locuteur, ou un interprétant, d'être exclusivement un stratège triomphant armé de toutes les ruses de sa rhétorique maîtrisée. Il y aura place ici pour l'échec, le raté et l'illusoire* »[21] .

Cela étant dit, on peut considérer que le livre dirigé par JP a bien posé la double problématique du texte littéraire qui est d'être :

a) d'abord, du côté de l'auteur, un objet produit engendrant « *une polysémisation intense*[22]» donc une « œuvre ouverte » selon l'expression d'Umberto Eco que n'aurait pas refusée JP ;
b) ensuite du côté du consommateur, une recréation de l'objet à travers une constellation de stimuli lui offrant la possibilité d'exercer sa sensibilité, sa culture, ses goûts, ses tendances et ses préjugés, tout cela « *orientant sa jouissance dans une (des) perspectives qui lui est (sont) propres* [23]»

C'est en fin de compte cette approche sémiotique du texte littéraire qui est le fin mot de cet ouvrage dirigé par JP, et dont, avec Henri Besse (article sur Mallarmé) et Denis Bertrand (article sur la disparition d'Honoré Subrac), il donne lui-même un remarquable exemple sur le Poème *Nuit Rhénane* de Guillaume Apollinaire.

Dans son imposante *Introduction à une Science du Langage* publiée au Seuil en 1989, soit plusieurs années après le livre dirigé par JP, Jean-Claude Milner disait que la science linguistique ne sait plus très bien de quoi elle est la science et comment nommer son objet parce que, précisait-il, « c'est une science sans observatoire ». Ce qui est vrai de la linguistique en général l'est encore bien plus quand il s'agit d'une œuvre artistique dont la caractéristique majeure est d'être précisément unique en son genre, quel que soit le nombre de liens la rattachant à une époque, à un auteur, à une Ecole de pensée, à une idéologie, à une croyance, à une morale, à une certitude ou à une incertitude quelconques. Mais il est vrai aussi que l'habitude de la réflexion, de l'échange, de la confrontation, du débat avec les autres et avec soi-même peut se révéler un puissant stimulant pour affronter l'aventure sans fin d'un poème de Mallarmé, d'Apollinaire ou de Verlaine. C'est un peu cela que JP voulait certainement dire lorsqu'il exhortait son séminaire, non pas à s'enfermer dans des certitudes toujours fallacieuses, mais à s'armer des outils conceptuels, simplement des outils, pour affronter l'aventure de la lecture. Ce n'est pas avec un marteau, un rabot et un trusquin qu'on devient ébéniste mais il vaut mieux les avoir avec soi pour envisager de construire une table, une commode ou une chaise. Et puis, pour un prisonnier, une simple lime, parfois, peut permettre de scier un barreau. Au fond, JP voulait simplement transmettre aux auditeurs de son séminaire le message du laboureur de La Fontaine à ses enfants. Un trésor est caché dans tout texte littéraire. On ignore exactement où, mais….un peu de courage permettra de le trouver. La fin de cette fable, tout le monde la connaît sans doute et comme la parole de Jean Peytard, de toute évidence elle vaut son pesant d'or.

Sylvains-les-Moulins le 1er juin 2012

Notes

[1] Le projet n°4, intitulé « Langues vivantes », s'étendit de 1971 à 1981 et fut consacré à l'approche communicative. Il donna lieu, au CREDIF, à la publication, sous l'autorité de Daniel Coste, de « *Un Niveau Seuil pour l'Apprentissage des Langues* ».
[2] CREDIF – Hatier, Coll. LAL, 1982, p.7.
[3] Noble et importante institution que l'Ecole Normale Supérieure de Fontenay-Saint-Cloud transférée à Lyon s'empressa de démanteler en raison de sa non-adéquation supposée aux nouveaux objectifs

scientifiques de l'époque. Parfait exemple de gaspillage d'une institution fondée par Georges Gougenheim, Petar Guberina et Paul Rivenc, qui avait mis 50 ans à construire une notoriété qui, dans le monde, s'apparentait à celle du *Goethe Institut*, du *British Council* ou du *Centre Cervantès*.

[4] Et sur les conseils de Louis Porcher, directeur du CREDIF de 1974 à 1977, à qui j'ai succédé de 1977 à 1986.

[5] Op.cit. Introduction, p.7.

[6] Voici le passage où figurent les deux adjectifs : « *Un livre qui interroge et qui s'interroge. Et qui aimerait animer un franc et lucide débat sur la présence* insistante et irrépressible *des produits littéraires dans le domaine du FLE. Pourquoi le texte littéraire ? Que peuvent en attendre et y trouver les usagers (enseignants et apprenants) ? Quelle est sa place ? Quelle est sa fonction* ? », ibid. p.7.

[7] Je l'ai entendue prononcée et expliquée par lui en 1972, à l'occasion d'un séminaire qu'il avait été chargé d'animer au Maroc, à l'Université Mohamed V de Rabat, où j'étais alors Maître de Conférences. Dès cette époque, il était conscient de la fugacité permanente du sens.

[8] Morgan Sportès, *Le Souverain Poncif,* Balland, 1986,p.11

[9] op ; cit. p.7

[10] Denis Bertrand, Henri Besse, Dominique Bourgain, Daniel Coste, Eliane Papo, Arnaud Pelfrène, Louis Porcher et Roberte Sctrick. Je me focalise ici sur les textes signés par Jean Peytard qui ne sont pas vraiment inscrits, à mon avis, dans la même ligne argumentaire que le reste de l'ouvrage beaucoup plus marqué – à quelques exceptions près- par des préoccupations pédagogiques. Le livre présente donc une pluralité de discours d'un grand intérêt mais procédant de situations épistémologiques variées, ce qui ne fait, du reste, qu'en accentuer l'intérêt.

[11] Ferdinand Brunot : *La Pensée et la Langue*, Méthode , Principes et Plan d'une Théorie nouvelle du langage appliquée au français, Masson et cie Editeurs, Paris, 1926.

[12] Edouard Pichon et Jacques Damourette, *Des mots à la Pensée, Essai de grammaire de la langue française, ed.d'Artrey*, Paris, 1911 – 1940 (7 volumes).

[13] Ce mot que j'ai déjà utilisé quelques lignes plus haut, me paraît adéquat à la volonté pionnière de JP en matière de formation à la recherche et à l'enseignement. Il revendiquait clairement les deux composantes de son statut d'enseignant-chercheur et souhaitait vraiment innover à une époque où l'on vouait (mais cela, hélas, n'a guère changé) une sorte de dédain à la pédagogie considérée comme la base plébéienne de l'activité universitaire.

[14] JP plaide, dans la deuxième partie de l'ouvrage, pour l'instauration d'une sociocritique

[15] A commencer par l'incontournable *Bon usage* de Grevisse, mais sans oublier aussi *la Grammaire Larousse du Français contemporain* dont il fut le co-auteur avec Jean-Claude Chevalier, Claire-Blanche Benveniste et Michel Arrivé.

[16] Ibid. P. 107 dans le chapitre précisément intitulé : « vers une sociocritique ».

[17] Lucien Goldman., *Pour une sociologie du roman*, Gallimard, Paris, 1965.

[18] Pierre Bourdieu que JP cite pour : *La Distinction. Critique sociale du jugement,* Paris, Ed. de Minuit, 1979, et dont il dit : « *à lire pour tout ce qu'elle contient sur la situation des hommes à l'égard de leur culture, donc de leur langage, donc de leur littérature* » (p.112).

[19] Membre de phrase qu'il emprunte à Henri Mitterand dans *Discours du roman*, P.U.F. Paris, 1980, p.34.

[20] Le statut de la didactique des langues est ici évoqué implicitement. JP est visiblement désireux de lui donner une place au sein d'une Université qui ne la considère que sous sa forme applicationniste. L'ennui, c'est qu'il l'envisage lui-même sous ce seul angle-là.

[21] Blanche-Noëlle et Roland Grunig, *La fuite du sens, la construction du sens dans l'interlocution,* coll.LAL, Credif – Hatier, 1985, p.6.

[22] Ibid.p.10.

[23] Umberto Eco, *L'œuvre ouverte,* Points Seuil, Paris, 1965, p.17.